

La reine Christine : de vous à moi

Autor(en): **Jaques-Dalcroze, Martine / Ockrent, Christine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1407-1408

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281287>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA REINE CHRISTINE: DE VOUS À MOI



Décidément, elle passe la rampe aussi bien à l'écrit qu'à l'oral: mise à pied de *l'Express*, dont elle avait repris la rédaction en chef, pour cause de restructuration, Christine Ockrent a éprouvé le besoin d'appriivoiser le temps par un livre. Dans «*La mémoire du cœur*» (Fayard), elle évoque sous sa surface lisse, sans détour mais avec pudeur, sans complaisance mais non sans tendresse et humour, «*les ivresses et illusions de l'apprenti-sorcier du papier et de l'image*», ses reportages et ses rencontres de journaliste et d'être humain, ces «*émotions simples et fortes qui forgent pour la vie quelques convictions*».

Ainsi: «*On paie toujours sa différence*», en tant que franc-tireur, mais aussi en tant que femme. Pionnière dans un monde d'hommes, certes, mais sans parti pris: non féministe faute de circonstances, Christine Ockrent l'est devenue en découvrant sur le tard, dit-elle, «*les masques et les dégâts de la misogynie*»: «*Rien n'est jamais acquis pour une femme, sauf les sarcasmes si elle trébuche*». Interview.

- A vos débuts, le mouvement de libération féministe battait son plein; vous trouviez-vous concernée?

Christine Ockrent: – J'ai eu la chance d'avoir une éducation très libre; je ne me suis jamais sentie particulièrement opprimée. J'ai eu le privilège également d'aborder ce métier aux USA, où il y avait davantage de place pour les femmes, même reléguées dans des tâches dites secondaires. Aux Etats-Unis, le mouvement féministe était très extrémiste, et c'est vrai que je ne me sentais pas trop impliquée avec ce qui se passait en France, même si j'étais plutôt en sympathie avec les féministes. D'autre part, le vedettariat gomme ces choses-là. Il est vrai qu'être une femme dans ce domaine représente plutôt un atout; mais il ne faut pas croire que se faire remarquer tourne toujours à votre avantage. Il y a des situations où les hommes ne se retrouvent pas! Maintenant ce sont des métiers qui se sont beaucoup féminisés, mais qui restent plus difficiles pour les femmes.

- La politique a fini par vous rattraper... par le biais, écrivez-vous, de la félicité conjugale! Bernard Kouchner a participé à plusieurs gouvernements. Comment la journaliste a-t-elle vécu cela?

– Alors sous prétexte qu'on est une femme, on ne peut pas penser toute seule? La question ne se poserait pas s'il s'agissait d'un homme! Ça correspond bien à cette vision assez sexiste par rapport à la répartition des rôles et à cette dépendance dans laquelle on place toujours les femmes. Bon, en Suisse vous avez cette histoire de la conseillère fédérale... (Elisabeth Kopp, ndlr) (Sourire). Ça se gère très bien, et chacun dans le respect de ce que fait l'autre.

- Le fait d'avoir une famille, un enfant, a-t-il influé sur votre carrière?

– Il a tout à fait changé ma vie! Dans

ce genre de métier où on travaille et voyage beaucoup, il est impossible d'avoir un enfant. On se trouve devant des choix cornéliens. Celui qui était le plus content quand j'ai quitté *l'Express*, c'était mon fils! Je remarque d'ailleurs qu'aujourd'hui les filles choisissent souvent de travailler moins, des modes de vie plus traditionnels. Il faut d'autre part beaucoup de chance pour trouver un homme qui aime une femme active et volontariste, et entretenir une vie normale et équilibrée. Mais les choix sont rarement délibérés, la vie vous trimballe...

- En Suisse comme en France se pose la question des quotas pour les femmes en politique. Qu'en pensez-vous?

– Je pense que c'est intellectuellement très choquant; en même temps, si c'est la seule manière, dans des partis politiques aussi carriéristes qu'en France, alors il faut être pragmatique: pourquoi pas? Encore qu'il y ait peu de femmes qui aient envie de se livrer à certains artifices politiques n'ayant que de lointains rapports avec le concret. Je crois que les femmes sont beaucoup plus dans le concret.

- Avoir du temps, c'est un luxe?

– J'ai une émission hebdomadaire sur FR3, je m'occupe de BFM, un réseau radio économique, de reportages... Non, en fait, je n'ai pas beaucoup de temps. Si vous voyiez la liste de ce que je n'arrive pas à faire!

- Quels sont vos projets?

– J'ai envie de participer à des aventures journalistiques avec des gens que j'aime et estime. De faire des journaux et des émissions qui contribuent à expliquer ce monde compliqué dans lequel nous vivons, et à dissiper les angoisses de mes contemporains.

Propos recueillis par
Martine Jaques-Dalcroze